

NOTE DE L'AUTRICE

Ce roman est une œuvre de fiction. L'intrigue décrite dans les pages qui suivent ne prend pas sa source dans la réalité, et rien n'indique que le bibliothécaire du château de Windsor ait renoncé à une quelconque partie de ses responsabilités pendant la Seconde Guerre mondiale. En revanche, il est incontestable que la famille royale aurait été en grand danger si la Grande-Bretagne avait été envahie par l'Allemagne nazie, ce qui paraissait vraisemblable à l'été 1940. Hitler croyait apparemment que le roi George VI abdiquerait au cours des bombardements incessants de Londres pendant le *Blitz*, qui a commencé au mois de septembre de cette année-là, et nous avons la preuve qu'il avait l'intention de faire remonter sur le trône le duc de Windsor et d'établir un gouvernement fantoche exécutant les ordres nazis, comparable au régime de Vichy en France.

Les princesses, Elizabeth et Margaret, sont restées à Windsor à partir de mai 1940 jusqu'à la fin de la guerre, et la princesse Elizabeth a rejoint l'ATS¹ lorsqu'elle a atteint l'âge de dix-huit ans, en 1945. Un plan avait été élaboré pour que la famille royale soit secrètement évacuée vers une maison à la campagne – et, de là, peut-être, vers le Canada –, mais il n'a jamais été mis à exécution. J'ai essayé de rendre quelque chose de l'atmosphère du château à cette époque-là : les couloirs de pierre glacés, les donjons lugubres et les armes exposées sur tous les murs. Et quelque chose de la

1. Auxiliary Territorial Service : branche féminine de la British Army créée en septembre 1938, puis fusionnée avec le Women's Royal Army Corps en 1949.

personnalité des princesses, aussi : Elizabeth, consciente de ses responsabilités dès son plus jeune âge, et Margaret, charmante mais espiègle, cherchant à attirer l'attention.

Pour des raisons évidentes, il m'a été difficile d'obtenir beaucoup de renseignements sur la vie au château de Windsor, que ce soit à l'époque ou aujourd'hui. On m'a orientée vers un dossier passionnant aux Archives royales de Windsor, dans lequel on trouve des informations sur les cartes de rationnement, les restrictions de carburant, le besoin de récupérer le moindre bout de ficelle – et même une lettre de l'une des employées qui habitaient sur la terrasse nord, dans laquelle elle demandait la permission de continuer à utiliser sa TSF, ce que j'ai introduit dans l'histoire. Et Marion Crawford, la nurse des princesses, raconte dans son livre *The Little Princesses* avoir été conduite aux chambres fortes par le Bibliothécaire royal et y avoir vu les bijoux de la Couronne, fourrés dans une boîte à biscuits.

Je me suis également inspirée, pour créer le personnage de George Sinclair, de lectures sur Thomas Kendrick et sur les membres du MI6 au Bureau britannique de contrôle des passeports à Vienne ; lui et son personnel ont passé de longues journées à accorder des visas qui ont permis à des centaines de Juifs autrichiens de fuir le pays. Les livres de Helen Fry, *The Walls Have Ears* et *Spymaster: The Man Who Saved MI6*, donnent un aperçu fascinant de cet homme extraordinaire. Par ailleurs, l'épouvantable incident du 23 avril 1938 au Prater de Vienne, que je décris dans le livre, est vrai aussi.

Pour résumer, je me suis inspirée de quelques faits réels et ai fait preuve de beaucoup d'imagination pour lancer un « Et si ? » géant. J'espère que mes lecteurs me pardonneront mon audace, et profiteront du voyage.

PROLOGUE

Château de Windsor, juillet 1940

On emmène Sophie et on lui fait franchir pour la dernière fois la porte Saint-Georges. Elle a les poignets menottés derrière le dos, et elle est escortée par deux agents de police, un de chaque côté, comme si elle était la criminelle la plus dangereuse de Grande-Bretagne. « Ce n'est pas moi l'ennemie ! » a-t-elle envie de crier ; mais personne ne la croirait. Les têtes se sont tournées sur son passage quand elle a avancé dans les couloirs du bureau du Superintendent et qu'elle est passée devant des valets de pied en livrée et des femmes de chambre sorties de nulle part pour assister à la scène, bouche bée. Elle a deviné ce qu'ils se disaient, tous : « Nous n'avons jamais fait confiance à cette fille, et nous avons bien raison ! »

Je suis la Bibliothécaire royale, se rappelle-t-elle, redressant les épaules, et je n'ai rien fait de mal. Est-ce bien vrai, toutefois ? Encore maintenant, elle n'en a pas la moindre idée.

Elle aperçoit la Longue Promenade qui traverse le parc, et le souvenir de toutes les fois où elle y a trouvé refuge, pleurant la perte de ses parents, la transperce comme un couteau. Que diraient-ils s'ils la voyaient maintenant, alors qu'on la fait ainsi parader, couverte de honte ? Cependant, ils sont tous deux partis, et elle est seule dans un pays étranger. Elle a joué gros et elle a perdu la partie, et il n'y a plus personne pour prendre sa défense.

Vienne, mars 1938

Sophie et son père, dans leur appartement, écoutaient sans rien dire les bruits qui provenaient de l'extérieur : des coups de klaxon, des acclamations, la sonnette d'une bicyclette trilliant encore et encore comme un oiseau devenu fou et, au loin, le battement inquiétant des tambours. On ne passait que de la musique militaire allemande à la ORF, alors ils l'avaient éteinte.

Sophie alla à la fenêtre et regarda pour la centième fois les gens rassemblés en bas, dont bon nombre brandissaient des drapeaux à croix gammée assortis aux banderoles accrochées aux balcons et placardées sur les panneaux publicitaires. Quelques jours plus tôt, le chancelier avait annoncé sa démission à la radio et laissé les nazis prendre le contrôle du gouvernement. À la fin de son allocution, il avait demandé à Dieu de bénir l'Autriche, mais sans grande conviction. « Que Dieu nous garde, tous », avait marmonné Ingrid, la mère de Sophie, tandis que les yeux de son père s'étaient emplis de larmes. Et maintenant, Adolf Hitler était de retour dans son pays de naissance, conduit en triomphe en ce moment même à travers les rues qu'il avait autrefois balayées. Ingrid avait regagné sa pâtisserie, non loin de la Ringstrasse, pour vérifier qu'elle n'avait pas été pillée ; l'atmosphère était fébrile et tous sentaient qu'il aurait suffi d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. Les écoles étaient fermées, et la bibliothèque où travail-

lait Sophie aussi. Aujourd'hui, tout pouvait arriver – et sa petite sœur Hanna n'était toujours pas rentrée. Sophie s'en voulait d'avoir laissé Hanna aller jouer chez sa meilleure amie. Les Blumenthal habitaient à plusieurs rues de là, et le frère aîné de Gretel avait récemment rejoint les Jeunesses hitlériennes. Et si Frau Blumenthal avait emmené Hanna et Gretel dans les rues pour prendre part aux cérémonies ?

Sophie se détourna de la fenêtre en soupirant.

— Essaie de ne pas t'inquiéter, lui dit son père en levant les yeux de son livre. Hanna est avec Gretel, et c'est une fille raisonnable. Je suis sûr qu'elles vont rester ensemble.

Toutefois, Sophie ne pouvait supporter de rester une minute de plus confinée dans l'appartement exigu plongé dans l'obscurité.

— Je vais passer chez les Blumenthal, lui dit-elle. Je n'aurais pas dû la laisser aller chez eux aujourd'hui. Le moins que je puisse faire est d'aller la chercher et de la ramener.

— Tu ferais mieux de rester ici, lui répondit Otto. Ils seront peut-être sortis et tu n'auras aucun moyen de savoir où ils sont.

— C'est exactement ce que je crains, dit Sophie. Nous devrions être ensemble dans un moment comme celui-ci, et c'est déjà assez pénible que *Mutti* ne soit pas à la maison. Il faut que j'aille chercher ma sœur.

Son père se tortilla nerveusement dans son fauteuil. Sophie se rendit soudain compte, avec une pointe de compassion mêlée d'agacement et de peur, qu'il n'avait pas envie qu'elle le laisse tout seul. Qu'advierait-il de la famille si Otto n'était plus à sa tête ?

— Bon, eh bien, au moindre danger, reviens tout de suite à la maison, lui conseilla-t-il.

Il n'y avait encore pas si longtemps, il serait lui-même sorti pour aller chercher sa fille, mais depuis qu'il avait perdu son travail à la Bibliothèque nationale, la semaine

précédente, il n'avait pas quitté l'appartement. Sophie le trouvait souvent assis dans un fauteuil, le regard perdu dans le vague. Le seul crime de son père était d'avoir des parents juifs : un fait dont elle et sa sœur avaient à peine conscience jusqu'à tout récemment. Maintenant, tout le monde semblait connaître le coupable secret de Herr Klein. Sophie ne pouvait que supposer que, d'une manière ou d'une autre, les Blumenthal ne l'avaient pas encore découvert ; dès qu'ils seraient au courant, les invitations à venir jouer avec Gretel cesseraient. Son père, qui faisait jusque-là preuve d'une assurance sereine, était devenu timoré et hésitant, incapable de prendre la moindre décision. La veille, un voisin de l'étage du dessus – un petit fonctionnaire du gouvernement – était venu donner des coups secs à leur porte, puis il était entré sans y avoir été invité et avait exigé les clefs de la voiture de la famille.

« Vous n'en aurez plus besoin, avait dit l'homme en riant. Ce n'est pas comme si vous pouviez aller où que ce soit ! »

Otto avait mollement protesté, mais il avait cédé avec une célérité embarrassante quand le voisin avait menacé de revenir avec des amis. « Qu'aurais-je bien pu faire d'autre ? avait-il dit ensuite à la famille. Il aurait pris la voiture, de toute façon. » Cependant, il n'avait pas pu se résoudre à les regarder en face et il avait passé l'après-midi enfermé dans sa chambre.

Sophie prit son manteau sur le portemanteau de l'entrée, noua un foulard assez bas sur son front et descendit en courant l'escalier de leur immeuble. Ni elle ni Hanna ne correspondaient au stéréotype des Juives aux cheveux bruns. Sophie était un mélange de ses parents, avec son teint olivâtre, qui devenait encore plus mat en été, ses cheveux blond miel et ses yeux vert clair, tandis qu'Hanna avait hérité des boucles blondes et des yeux bleus de leur mère. Personne n'aurait cru qu'elle avait une seule goutte

de sang juif en elle. Hanna avait simplement dû perdre la notion du temps, à parader dans l'appartement de Gretel avec les chaussures à talons de Frau Blumenthal aux pieds, ou à bavarder avec son amie sur la balançoire du jardin public, non loin de là. Néanmoins, personne ne vint ouvrir à Sophie lorsqu'elle sonna à la porte de l'appartement des Blumenthal, et il n'y avait personne au jardin public en dehors d'un vieux monsieur esseulé sur un banc, avec son chien. Tout le monde était dans les rues.

Le pouls de Sophie s'accéléra tandis qu'elle avançait dans la rue noire de monde, balayant du regard les différents groupes dans l'espoir d'apercevoir le béret rouge et le manteau bleu d'Hanna. C'était une radieuse après-midi de printemps et les bourgeons étroitement enroulés sur eux-mêmes des magnolias étaient sur le point d'éclorre.

— *Achtung !* cria un adolescent en passant en zigzaguant sur sa bicyclette, sur la barre de laquelle une fille riant aux éclats était assise en équilibre.

Sophie s'écarta et heurta les membres d'une famille parés de leurs plus beaux atours, le visage rayonnant de joie, les enfants tenant fermement entre leurs mains des drapeaux à croix gammée.

— Dépêche-toi, Papi ! dit un petit garçon d'un ton pressant. À ce rythme-là, nous ne rattraperons jamais le *Führer* !

Ce fut alors qu'apparut, marchant en plein milieu de la rue, une bande de jeunes des Jeunesses hitlériennes, bras dessus, bras dessous, le torse bombé dans leur chemise blanche agrémentée d'un brassard rouge orné d'une croix gammée. Ils devaient être environ dix. Ils avaient les joues roses, fiers dans leur moment de gloire. Sophie se mit à l'abri à l'entrée d'un immeuble et détourna le visage comme ils passaient devant elle, marchant au pas. Le petit garçon qui avait exhorté son grand-père à se dépêcher cria

« *Sieg Heil !* » d'une voix aiguë et leva le bras droit pour faire le salut nazi, mais ils l'ignorèrent.

« Qu'est-ce que tu fabriques, à lécher les bottes de ces voyous ? » avait-elle envie de demander au petit garçon, mais la vérité inavouable était qu'elle avait peur de ces adolescents des Jeunesses hitlériennes, même s'ils ne pouvaient pas avoir plus de quatorze ou quinze ans. Un jour, elle en avait vu deux faire tomber d'un coup de pied la canne d'un vieux rabbin et s'en servir pour le battre lorsqu'il était tombé dans le caniveau. Quand elle avait essayé d'intervenir, l'un d'eux lui avait tordu le bras derrière le dos jusqu'à ce qu'elle pousse un cri de douleur. Ils faisaient tout ce qu'ils avaient envie de faire, parce que personne n'osait les en empêcher, et maintenant que leur chef était arrivé, ils allaient être plus audacieux et plus méchants que jamais.

Sophie attendit que les Jeunesses hitlériennes soient à bonne distance pour se joindre au flot de personnes qui se dirigeaient vers le centre-ville. Elle décida d'aller jusqu'au canal, et elle espérait retrouver Hanna et Gretel alors qu'elles seraient sur le chemin du retour. En arrivant au pont, elle vit que des barrières avaient été disposées le long de la rue principale et que des rangs de soldats, vêtus d'uniformes gris-vert, le fusil à l'épaule, marchaient au pas au rythme de la fanfare militaire, en direction du centre de la vieille ville, tandis que des membres de la section d'assaut de la SS formaient une chaîne en se prenant par le bras pour contenir la foule des spectateurs. Derrière les troupes venaient des attelages tirant des chars, des Jeeps bourrées de militaires et, enfin, une longue ligne de Mercedes grises aux vitres teintées. Il y avait des croix gammées partout où Sophie posait les yeux : sur les drapeaux que les enfants agitaient, sur les brassards des soldats, sur les banderoles qui ondoyaient aux balcons ; et, tout autour d'elle, les gens poussaient des acclamations à tue-tête, tendant le cou pour

apercevoir les troupes allemandes venues occuper leur pays.

—*Sieg heil !* hurla une femme d'âge moyen à côté de Sophie, levant le bras droit en un salut nazi et manquant de tomber à la renverse dans son excitation.

Il y avait des enfants hissés sur les épaules de leurs parents, des petits garçons avaient grimpé aux réverbères et les membres de la section d'assaut regardaient tout cela avec une sinistre satisfaction.

—Je l'ai vu, le *Führer* ! cria un homme en bousculant tout le monde autour de lui pour se frayer un chemin à travers la foule. Il y a une demi-heure ! Il était debout dans une Jeep. Vous pouvez partir, il ne repassera pas par ici.

Cependant, personne ne prêta attention à lui.

Le cœur de Sophie tambourinait dans sa poitrine tandis qu'elle renouait tant bien que mal son foulard qui avait été détaché dans la mêlée. Elle ne pouvait pas supporter d'imaginer sa petite sœur perdue dans cette cohue, mais elle n'avait aucun espoir de retrouver Hanna, et l'idée d'être entourée une seconde de plus de tous ces visages affichant de grands sourires stupides lui était insupportable.

—Laissez-moi passer ! cria-t-elle en tendant les bras devant son visage. Il faut que je rentre chez moi !

—Faites attention, gronda un homme.

Comme on la poussait dans le dos, elle tomba en avant et heurta de côté une dame imposante qui portait un manteau de fourrure ; celle-ci émit un *tss-tss* désapprouvateur et la repoussa, si violemment que Sophie tomba à quatre pattes. *Je pourrais mourir ici*, pensa-t-elle. *Ces gens pourraient me piétiner, et personne ne ferait quoi que ce soit pour me venir en aide.* Ils sentaient qu'elle avait peur, et ils s'en prendraient à elle comme une horde d'animaux sauvages.

Cependant, à ce moment précis, elle entendit une voix lui demander :

— Sophie ? C'est toi ?

Quelqu'un l'aida à se relever.

Son sauveteur était Wilhelm Fischer, un garçon qu'elle connaissait à l'école primaire, qui n'habitait pas très loin de chez elle, et qu'elle croisait encore par hasard, de temps en temps. C'était le garçon le plus intelligent de la classe, et elle était la fille la plus intelligente, et ils avaient toujours été rivaux plutôt qu'amis. Elle le trouvait arrogant, et elle imaginait qu'il la trouvait bégueule. Néanmoins, elle était maintenant soulagée de le voir.

— Partons d'ici, dit-il en la prenant par le bras.

Il parvint à leur frayer un chemin à travers la foule. Il était large d'épaules, avait les coudes anguleux et un air menaçant, et puis, il était blond : autant que n'importe quel jeune dirigeant aryen aurait pu souhaiter l'être. Les gens s'écartèrent pour le laisser passer.

Wilhelm l'entraîna dans une rue transversale plus tranquille, puis à l'abri sous une porte cochère, où ils s'examinèrent mutuellement. Il paraissait bien plus âgé que la dernière fois qu'elle l'avait vu, un an plus tôt, alors qu'il faisait du patin à glace avec ses amis à la patinoire extérieure. Il avait perdu du poids, depuis, et il aurait eu bien besoin de se raser.

— Tu es venue rendre hommage à notre glorieux dirigeant ? lui demanda-t-il en l'observant attentivement. Où est ton drapeau ?

— J'essaie juste de retrouver ma petite sœur, répondit-elle. Où est le tien ?

— J'ai dû l'oublier à la maison.

Il jeta autour d'eux un coup d'œil méfiant avant d'ajouter :

— Tu sais que je suis communiste, n'est-ce pas ?

— La nouvelle a dû m'échapper...

La tentative de plaisanterie de Sophie tomba à plat.

— ... mais je suppose que tu le gardes pour toi.

Le Parti communiste était interdit en Autriche depuis l'accession au pouvoir d'un gouvernement fasciste, cinq ans plus tôt.

— Je le gardais pour moi, mais ils m'ont démasqué. J'ai passé les deux derniers mois en prison.

— Je suis désolée, dit Sophie, un peu gênée.

Elle ne savait pas vraiment comment se comporter à l'égard de l'ancien écolier impudent qui semblait être tout à coup devenu un homme.

— Il ne faut pas. Ça a été... J'ai rencontré des gens intéressants.

Il jeta un autre coup d'œil autour de lui, puis ajouta, baissant la voix :

— Nous ne sommes pas obligés de nous laisser faire, tu sais. Ce salaud d'Hitler ne fera pas tout ce qu'il veut.

Sophie laissa échapper un soupir de soulagement.

— Je le déteste autant que toi. Mon père est juif.

Wilhelm émit un sifflement et la regarda pendant quelques secondes sans rien dire.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Je n'en suis pas sûre. Je présume que nous allons essayer de partir, mais c'est peut-être déjà trop tard.

Elle s'efforça de réprimer un sentiment croissant de panique.

— Ma mère ne voulait pas abandonner sa boutique, tu comprends, et elle n'est pas juive... Elle ne s'est jamais convertie. Nous avons des passeports, mais il nous faut un garant pour pouvoir obtenir des visas et partir pour un autre pays.

— Il n'existe pas d'organisation susceptible de vous aider ?

— Peut-être.

Cependant, les Klein ne faisaient pas partie de la communauté juive. Le père de Sophie n'allait pas à la

synagogue, il ne respectait pas les fêtes religieuses, ils n’habitaient pas dans un quartier juif, ne mangeaient pas casher et les amis de ses parents venaient de toutes sortes de milieux différents. La famille ouvrait des cadeaux de Noël sous un sapin orné de bougies, et fêtait Pâques avec des œufs décorés. Quand le moment était venu de recevoir une instruction religieuse à l’école, Sophie, d’abord, et Hanna, ensuite, étaient toutes deux restées à leur place quand les enfants juifs étaient sortis de la salle de classe pour recevoir un enseignement différent et elles avaient appris les préceptes de la foi chrétienne à la place. Déjà à l’époque, elles avaient senti le danger que représentait leur judaïté, si limitée fût-elle. La famille d’Otto l’avait renié parce qu’il s’était marié en dehors de sa religion, si bien qu’Hanna et Sophie ne voyaient pas la famille de leur père. C’étaient des *Mischlinge* : des demi-Juives avec un pied dans chaque camp, et n’appartenant vraiment ni à l’un ni à l’autre.

— Eh bien, n’hésite pas à me le faire savoir si je peux faire quoi que ce soit pour vous aider, dit Wilhelm. Tu te rappelles où j’habite ?

Sophie hocha la tête.

— Merci. C’est gentil de ta part.

— À plus tard, alors.

Il s’éloigna dans la rue d’un pas nonchalant, les mains dans les poches.

— Attends ! lui cria-t-elle en lui courant après.

Il se retourna et mit une main en visière pour se protéger les yeux du soleil.

— Pourquoi es-tu ici, aujourd’hui ? lui demanda-t-elle.

Il afficha un grand sourire et, l’espace d’un instant, il lui sembla qu’ils avaient à nouveau douze ans et qu’ils écoutaient Herr Meyer parler d’un ton monotone de l’unification de l’Allemagne.

— Pour évaluer l'ennemi.

Il mima un revolver avec ses doigts.

— Un jour, j'aurai peut-être ma chance...

— Sois prudent, lui dit-elle.

Il porta une main à son front, feignant de faire un salut militaire, puis la laissa retomber pour lui faire un signe. Elle le regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse de son champ de vision. Elle avait envie de le rappeler, mais n'arrivait pas à trouver de prétexte pour le faire.